

SRAE – COMITE SOFT- PROGRAMME GUYANE

CONVENTION DE RECHERCHE ECOFOR n°2000.16
APPROCHES ETHNOLOGIQUES DES SYSTEMES CULTURAUX TRADITIONNELS ;
SUCCESSIONS VEGETALES

AGRICULTURE WAYËPI ET TRAITEMENT DE LA JACHERE DANS LE HAUT OYAPOCK

MISE EN PERSPECTIVE DIACHRONIQUE

Pierre GRENAND & Françoise GRENAND

Introduction

Dans le cadre du programme "*Effets des pratiques culturelles traditionnelles sur la fertilité des sols et la régénération de la forêt du Sud de la Guyane*", initié par Jean Marie BETSCH et Serge BAHUCHET, notre sous-programme a été consacré aux Wayãpi du haut Oyapock. Ceux-ci tiennent une place à part car ils forment le groupe amérindien le moins déculturé de la Guyane Française. De plus, une connaissance pluridisciplinaire de trente-cinq ans sur cette société et son environnement, couplée avec une bonne analyse des données historiques sur un pas de temps infiniment plus long (plus de deux siècles), nous autorise à une réflexion approfondie sur l'évolution de leur système agricole recadré plus largement dans leur dynamique économique et le contexte de contact généralisé avec le monde extérieur. C'est ainsi que nous verrons entre autres choses, que les Wayãpi ne sont pas des acteurs passifs de leur histoire. Nous examinerons en particulier comment ils ont su adapter leur économie de subsistance et leur occupation de l'espace aux nouvelles contraintes administratives.

Le présent rapport expose des résultats provisoires; les données affinées devraient faire l'objet d'une publication commune à l'échelle de la Guyane, incluant des participants aux deux programmes SOFT "*Reconstitution forestière après défrichement d'origine anthropique : échelle multiséculaire*" et "*Effets des*

pratiques culturelles traditionnelles sur la fertilité des sols et la régénération de la forêt du Sud de la Guyane".

Participants à la sous-convention

Les opérations ont été menées en deux temps, conditionnées par les obligations des chercheurs, mais aussi par la saison. Il est en particulier beaucoup plus aisé de faire des observations sur les systèmes agricoles en saison sèche, car la population y consacre alors la plus grande partie de son temps de travail.

Une première opération a été effectuée par Stéphanie ROMEU, étudiante dans le DEA *Environnement : Temps, Espaces et Sociétés* (ETES) de l'Université d'Orléans. La mission s'est déroulée du 20 Mars au 30 juin 2000 à Trois-Sauts, haut Oyapock. Elle avait pour but l'étude des activités de subsistance et leur apprentissage par les enfants des deux sexes dans leur articulation avec la scolarité obligatoire.

Stéphanie ROMEU s'est vite aperçue que les activités de pêche étaient, dans la population infantile, sensiblement plus importantes que les activités de cueillette ou d'agriculture, cette dernière ne concernant pratiquement que les fillettes. C'est pour cette raison que le mémoire de DEA présenté en Septembre 2000 s'intitule *"L'enfant wayãpi et la rivière : exploitation des ressources naturelles accessibles par le cours d'eau"*. Ce travail, qui a obtenu l'une des meilleures notes de la promotion est, bien entendu, à la disposition des évaluateurs s'ils le désirent. Néanmoins il apporte peu d'éléments en ce qui concerne l'évolution contemporaine de l'agriculture.

La seconde opération a été menée par Pierre GRENAND du 15 novembre au 31 décembre 2000. Il a été assisté par Françoise GRENAND qui menait par ailleurs une recherche ethnolinguistique. Par-dessus tout, nous avons pu bénéficier de la collaboration de Jean-Louis GUILLAUMET qui menait, dans le même temps et au même endroit, sa propre recherche dans le cadre de la convention *"Reconstitution forestière après défrichement d'origine anthropique : échelle multiséculaire"*. Dans ce cadre, et grâce aux indications des Wayãpi qui avaient repéré un nouveau site archéologique, nous avons pu travailler sur une zone de régénération vieille de 150 ans, datable non seulement à partir des généalogies wayãpi, mais aussi grâce aux faïences européennes trouvées sur le site dont on a pu

déterminer qu'elles avaient été fabriquées à Bordeaux avant 1850 (Y. LE ROUX, com. pers.).

Cependant l'essentiel de nos observations partant d'un cadastre établi par nos soins entre 1977 et 1979, ont d'abord consisté à faire le levé des aires cultivées aujourd'hui tout en nous attachant au statut de la jachère en fonction de l'évolution des pratiques culturelles. Se faisant nous avons tenté empiriquement de voir si l'on pouvait observer des changements sensibles dans la régénération forestière. Secondairement nous nous sommes intéressés à l'évolution de la diversité des plantes cultivées.

Enfin un autre mémoire de DEA de la formation ETES, toujours pour l'année 2000, a été réalisé par Anicet NGUEMA sur "*Le statut et dynamique des adventices dans le système agricole traditionnel sur brûlis des Wayãpi du haut Oyapock*". Ce travail a déjà présenté dans le rapport de J.-M. BETSCH et S. BAHUCHET s'est intéressé à la régénération dans les parcelles récemment défrichées sous brûlis (rejets de souches et germination).

1- Les Wayãpi

Les Wayãpi sont un peuple amérindien de plus de 1200 personnes en 1999, partagé entre le Brésil (Etat de l'Amapá) et la Guyane Française. Leur langue, de famille tupi-guarani, est parlée par la totalité de l'ethnie avec des nuances dialectales. Ils se divisent en quatre groupes de communautés, deux au Brésil, deux en Guyane Française : les deux groupes brésiliens (Wayãpi méridionaux), et le groupe du haut Oyapock (Wayãpi centraux, dits de Trois Sauts), affichent un remarquable dynamisme culturel, tandis que les Wayãpi du moyen Oyapock (groupe septentrional dit de Camopi), soumis à des pressions de tous ordres, sombrent dans un processus de dislocation culturelle malheureusement trop fréquemment observé dans l'Amazonie au cours des 200 dernières années. Le groupe du haut Oyapock ici étudié compte 450 habitants répartis en quatre villages (Trois Sauts proprement dit, Zidock, Pina et Yawapa) d'importance inégale.

Les Wayãpi vivent d'agriculture sur brûlis, de chasse, de pêche et de cueillette (cf. plus avant). **L'agriculture est avant tout une activité féminine tandis que la prédation est majoritairement masculine.**

La famille nucléaire avec descendance bilatérale constitue l'organisation sociale de base; le pouvoir, dans l'ordre traditionnel, revient aux hommes. Un

ensemble de familles nucléaires enserrées dans un réseau d'alliances matrimoniales constitue une communauté villageoise relativement stable aux tendances endogames fortes. Cette endogamie villageoise reste très présente de nos jours, même dans les communautés en crise, et les tensions entre villages et surtout sous-groupes régionaux demeurent d'actualité. Une exogamie extra-villageoise limitée demeure la réponse pacifique la plus simple à ce type de conflits.

Les Wayãpi ont bien conservé leur système de croyances (relation difficile entre l'homme et le dieu créateur *Yaneya*, qui ne peut aboutir qu'après la mort à une tardive réconciliation; respect scrupuleux de la nature). Les influences catholiques aussi bien que protestante (sectes américaines) sont restées des plus superficielles bien qu'elles tentent ces dernières années d'exercer à nouveau leur pression, cependant que le chamanisme résiste bien.

L'octroi de la citoyenneté aux groupes de Guyane Française, avec son cortège de droits et de devoirs individuels et l'organisation administrative qui l'accompagnent, a perturbé une société (surtout dans le moyen Oyapock) qui n'y était pas préparée et qui se conçoit avant tout comme une nation alliée à la France.

2- Occupation ancienne du haut Oyapock¹

Dans tout travail consacré à la jachère en zone équatoriale, il est dorénavant impossible d'esquiver un retour sur temps long, tant le débat historique sur les modalités de l'anthropisation des forêts tropicales est devenu central.

L'archéologie de la Guyane connaît actuellement un véritable essor et les découvertes se succèdent à un rythme accéléré, infirmant ou confirmant les hypothèses anciennes. Dans le cadre de ce rapport, nous nous contenterons d'affirmer que **les traces d'anthropisation sont extrêmement fréquentes** dans l'hinterland guyanais (Mazière M. & F., 1997; Gassies, 2001). Les plus visibles sont celles laissées par les sites d'habitats qui impriment durablement leur marque sur l'aspect morphologique et la composition floristique de la forêt. Les Wayãpi sont d'ailleurs passés maîtres dans la reconnaissance de tels sites, qu'ils identifient non seulement aux vestiges visibles en surface (pierres de hache, objets en

¹ Dans ce rapport nous définissons le bas Oyapock comme le cours du bas fleuve jusqu'aux premiers sauts, le moyen Oyapock des premiers sauts jusqu'au confluent de la rivière Yaroupi et le haut Oyapock de ce point jusqu'à sa source.

céramique indigène ou importée et autres objets postérieurs au contact avec les Européens), mais aussi singulièrement à la structure de la végétation.

Pour faire simple, disons que les sites du haut Oyapock sont soit pré-contacts² et donc difficilement attribuables aux populations nommées par les premiers chroniqueurs, soit post-contact et correspondent alors à deux phases historiques relativement bien identifiables.

Dans un premier temps (fin du XVII^e - milieu du XVIII^e siècles), **le haut Oyapock ne fut pas une voie d'exploration et de commerce très fréquentée par les Français**, qui lui préféraient son grand affluent le Camopi. Le commerce portait sur les objets amérindiens utilisés par les colons, tels hamac, couleuvre à manioc, animaux apprivoisés ou produits extractivistes valorisés (salsepareille, cacao, fausse-cannelle...). Il est donc probable que les objets européens y aient diffusé plus lentement qu'ailleurs. Pourtant les sites récemment découverts montrent que la traite avec les Amérindiens, au moins au XVIII^e siècle, existait bien dans cette région et qu'elle concernait autant la France que le Portugal, l'outillage métallique et surtout la faïence provenant de ces deux pays.

Parallèlement, pendant le dernier quart du XVII^e et la première moitié du siècle suivant, le haut Oyapock ne semble être le centre territorial d'aucune ethnie dominante; les groupes mentionnés par les archives semblent plutôt habiter ses affluents (Camopi, Moutoura, Yaroupi...) tels les Way, les Win, les Taripi, les Kusari et les Makapa, ces deux derniers groupes ayant fuit la côte de l'Amapá sous la pression des raids portugais. Pour cette raison, il est probable que le haut Oyapock est alors une frontière (ou une zone de contact et de conflit) entre ethnies de langues karib et ethnies de langues tupi-guarani, ce que semble également indiquer le matériel archéologique strictement amérindien des sites historiques.

À une période d'occupation sporadique succède, dans le haut Oyapock, une période de vide quasi total pendant le dernier quart du XVIII^e siècle. L'extinction, sous le coup des maladies importées, des groupes plus ou moins sédentarisés sur les Missions Jésuites de Sainte Foy et de Saint Paul (moyen Oyapock) constitue un élément essentiel ; mais le vide territorial constaté par Leblond en 1789 ne peut qu'être dû aux raids des Wayãpi qui, venant de l'Amazonie (bas Xingu), occupent alors progressivement les bassins du Jari et de l'Amapari/ Araguari. Dignes héritiers des Tupinamba, les Wayãpi assument aujourd'hui encore sans état d'âme cet héritage de conquérant. À partir de 1810, ils

² En Amazonie le mot précontact est préféré à précolombien, car certaines populations ignoraient encore au XIX^e siècle l'existence des colonisateurs.

pénètreront en moins de vingt ans dans le haut et le moyen Oyapock ainsi que leurs affluents. Seules les épidémies, après 1830, arrêteront cette expansion. Depuis cette époque, **les Wayãpi sont restés les seuls habitants permanents du sud-est de la Guyane** en amont du confluent du Camopi.

Précisons que les Wayãpi contemporains savent parfaitement identifier leurs établissements anciens à partir des éléments de civilisation matérielle qu'ils renferment, mais aussi en se fondant sur une tradition orale extrêmement riche et précise, centrée sur une connaissance généalogique très profonde (plus de 13 générations pour certaines familles).

Cette digression historique avait pour but de montrer que l'occupation humaine est fortement enracinée dans le paysage du haut Oyapock comme dans la pensée de ses habitants, aucune réflexion ethnoécologique ou écologique, de même qu'en aval aucune politique de développement durable ne pouvant désormais se dispenser de ce renvoi approfondi à l'histoire.

3- Economie de subsistance et occupation spatiale : du XIX^e aux années 1980

3-1- Mobilité et sédentarisation

Dans le droit fil de ce qui précède, les informations recueillies sur le terrain comme le recours aux archives, nous prouvent que les communautés wayãpi furent très mobiles pendant les deux siècles d'occupation du haut et moyen Oyapock. Sauf cas exceptionnels de rassemblement momentané (deux observations en 1819 et 1824), les villages ne semblent pas avoir dépassé les deux cents personnes, la moyenne se situant plutôt autour de 50 individus. Les observations dont nous disposons pour le XIX^e siècle³ montrent que ces communautés atteignaient rarement dix ans d'existence (pour des raisons autant écologiques que culturelles, mais aussi en raison de la crise démographique liée aux maladies nouvelles) et que nombre d'entre elles ne dépassaient pas cinq ans.

De telles communautés étaient de faibles consommatrices d'espace; en revanche, elles multipliaient les points d'impact sur le milieu forestier. Ainsi, si l'on considère une population de 50 personnes (10 familles nucléaires) avec des

³ On manque d'observations de 1900 à 1940, car les Wayãpi retournés à leur isolement quasi-total ne furent plus visités.

défrichements optimisés de 0,4 ha par an et par famille, sur dix ans on obtient un défrichement de 40 hectares. Or, la stratégie d'abattis mixtes forêt secondaire / forêt primaire sur laquelle nous reviendrons nous permet d'avancer que le défrichement sur ce pas de temps se situait plutôt entre 30 et 35 ha⁴. Si l'on tient compte du fait que les sols humides impropres à l'agriculture représentent de 20 % à 25 % de la surface dans le haut Oyapock, l'emprise agricole devait se répartir sur une façade d'un kilomètre et une profondeur identique sur les deux rives du fleuve ou de ses affluents. Par ailleurs, pour des raisons de sécurité, les villageois maintenaient une lisière forestière entre le fleuve et le village, l'archéologie confirmant ici encore la tradition orale. Les villages localisés dans l'intérieur de la forêt répartissaient leur zone cultivée de façon circulaire dans un rayon d'un kilomètre autour de la communauté.

Dans de telles conditions, l'impact sur la capacité de régénération de la forêt était nécessairement très faible, ce qui ne signifie pas pour autant que l'intervention humaine ne contribuait pas à modifier sa composition floristique en termes de densité et de diversité.

A partir des années 1960, l'encouragement par les Français à la concentration autour des lieux d'obtention d'outils européens, de postes administratifs, de dispensaires, puis d'écoles va peu à peu modifier le schéma de l'emprise agricole et de l'utilisation du terroir. Après 1970, la concentration s'accroît et les unités villageoises deviennent de plus en plus importantes. Si les habitants du moyen Oyapock se trouvent progressivement rassemblés en un gros bourg dont on ne distingue plus guère que des quartiers à partir de 1975, dès 1971, le haut Oyapock parvient à un compromis plus souple, s'organisant en trois villages sur une section de fleuve de huit kilomètres.

Dans les deux cas, cette concentration va impliquer une réorganisation de l'utilisation du terroir, qui devient plus intensive et accorde une place sans cesse croissante à la jachère.

3-2- L'importance de la baisse puis de la croissance démographique.

⁴ Les Wayãpi affirment avoir toujours pratiqué l'agriculture sur jachère longue dans un système mixte où la proportion idéale est 1/4 forêt secondaire et 3/4 forêt primaire. Le brûlis sur forêt secondaire serait très favorable aux plantes ayant besoin d'un apport important de cendre comme le maïs ou le tabac.

Il est un fait majeur dont on doit se pénétrer : en Guyane, des cinq siècles de contact avec l'Occident qui viennent de s'écouler, seules les quatre dernières décennies⁵ ne sont plus dominées par la décroissance démographique des peuples autochtones : il s'agit là d'un point essentiel pour la compréhension de ce que fut, tout au long de cette période, le vécu des Amérindiens.

Dans le cas précis des Wayãpi, l'écroulement démographique ne survient qu'il y a deux cents ans : on passe d'une population estimée à 6 000 personnes au début du XIX^e siècle à 1 500 vers 1840, puis 700 à 800 en 1880, pour arriver à 230 personnes en 1940 pour les Wayãpi de Guyane, et 200 en 1968 pour les Wayãpi du Brésil. Ensuite, la tendance s'inverse enfin, la population passant très vite de 450 personnes en 1970 à 1 230 actuellement.

Hormis l'impact culturel évident, la dépopulation eut pour effet d'isoler les communautés les unes des autres et de laisser entre elles d'immenses zones dépourvues de pression anthropique. C'est dans ce contexte, qui dura de 1850 jusqu'au début des années 1970, qu'il convient de replacer les stratégies adaptatives des Wayãpi.

3-3- L'ouverture du savoir

On ne peut réfléchir sur les capacités d'adaptation des Wayãpi sans évoquer leurs connaissances encyclopédiques sur le milieu naturel.

Le vocabulaire dont ils disposent s'élève à 7 500 mots environ, qui se répartissent ainsi :

faune	1 062 items	15%
flore	1 666 items	23%
reste du lexique	± 4 800 items	62%

Plusieurs constats s'imposent :

- Les deux premiers chiffres ne tiennent compte que de la nomenclature (avec ses synonymes) et non pas de la description des paysages ni de l'écosystème. Cela signifie donc que cette petite société amazonienne consacre 38 % de son vocabulaire à *nommer* les espèces d'animaux ou de végétaux qui l'entourent.

⁵ A titre de comparaison, ce facteur positif est vieux de soixante dix ans pour l'Amérique du Nord et d'un siècle pour le Mexique et le Pérou.

- Comme d'autres peuples sur terre, les Wayãpi ont privilégié, dans la structure de leur langue, la néologie par addition d'unités sémantiques autour d'un mot-racine. Cela signifie que, pour le domaine qui nous occupe ici, ils disposent d'un terme de base venant du fonds tupi-guarani, auquel leur langue est rattachée. Ce terme est en général court et sa signification soit perdue, soit cachée aux yeux du profane; on dit alors qu'il est *immotivé*. À partir de ce mot-racine, une famille de mots est créée; si bien que les noms qu'ils donnent à la faune et plus encore à la flore sont souvent longs, et que leur signification est dans ce cas clairement établie pour les locuteurs : on dit alors qu'ils sont *motivés*, soit par composition, par dérivation, par apposition, soit par amalgame des trois procédés.

On donnera comme exemple le mot *yawa* (que l'on rapprochera du français *jaguar*, emprunté au XVI^e siècle à une langue tupi-guarani de la côte du Brésil apparentée au wayãpi). Ce terme-racine regroupe de façon générique les carnivores. Les Wayãpi disposent ensuite d'une quinzaine de termes composés sur cette base pour désigner soit le jaguar (*Felis onca*) *yawa-pini*, « félin tacheté », soit d'autres félins tel le jaguarundi (*Herpailurus yagouarundi*), *yawa-l~u*, « félin noirâtre », soit encore les cas de mélanisme du jaguar, *yawa-piñ~u*, « jaguar noir » soit enfin d'autres mammifères carnivores comme la grande loutre (*Pteronura brasiliensis*), *yawa-kaka*, « carnivore dont le cri est 'ka-ka' ».

- Il s'agit ici d'une perspective d'anthropologie cognitive; on remarque en effet que les nomenclatures savante et populaire ne se superposent pas terme à terme : ainsi, si la science occidentale classe bien la loutre dans les carnivores, elle ne la rapproche pas des félins comme le font les Wayãpi. L'étude de la nomenclature wayãpi est à comprendre comme un exemple d'analyse émique de l'environnement, produite par une société donnée pour son propre usage.

- C'est la langue wayãpi dans son ensemble qui affectionne le procédé qui consiste à créer des mots composés autour d'un mot-racine. Ainsi, il est très souvent fait appel à lui, à côté de l'emprunt, pour chaque nouvelle espèce botanique acclimatée, ou encore pour le vocabulaire de la modernité, (technologie, administration, scolarité...) à laquelle ils sont désormais confrontés. Pourront alors être nommées les différentes parties d'un moteur hors-bord ou le matériel scolaire. On peut ici voir à l'œuvre les mécanismes qu'emploient une langue et ses locuteurs pour s'ouvrir sur le monde et s'adapter au changement.

- On aura compris que l'étude des phytonymes et des zoonymes fait entrer de plain-pied dans le domaine de l'anthropologie. Mettant en branle l'étude de leur(s) chemin(s) migratoire(s), ils viennent à propos éclairer un point particulier, offrir une comparaison, étoffer un raisonnement. Pianotant sur le registre de

plusieurs familles linguistiques, ce n'est ici rien moins qu'une étude comparative à l'échelle du bassin amazonien qu'il faudra bien un jour se résoudre à conduire dans un esprit pluridisciplinaire, si l'on veut parvenir à comprendre la dispersion, humaine et historique, des espèces que l'homme côtoie.

3-4- L'agriculture sur brûlis des Wayãpi en bref

L'agriculture sur brûlis connue régionalement sous le nom d'*abattis* est la seule pratiquée par les Wayãpi. Ses caractéristiques ici énoncées correspondent à la situation observable entre la fin des années soixante et le début des années quatre-vingt. Nous avons pu montrer que dès cette époque, avec la reprise des naissances et l'introduction d'outils métalliques de bonne qualité, les surfaces cultivées avaient sensiblement augmenté, passant de 0,34 ha pour la période 1950-55 à 0,51 ha pour la période 1971-1977 (Grenand, 1981).

Idéalement, une famille abat et brûle annuellement une parcelle de 0,5 ha mixte en forêt mature et forêt de moyenne régénération (6 à 10 ans, parfois jusqu'à 20 ans). La propriété du sol n'existe pas; l'agriculteur est usufruitier des espèces végétales qu'il a plantées et exerce un droit de préemption souple sur les forêts secondaires qu'il a anciennement défrichées.

Une agriculture à la fois sophistiquée (succession des récoltes, étagement) et diversifiée (35 espèces botaniquement différentes) y est pratiquée. Les diverses espèces et variétés cultivées sont plantées en mélange. L'abattage est masculin, le brûlis et la plantation sont mixtes, l'entretien (incluant un sarclage très localisé) et la récolte sont féminins. Le manioc est la plante dominante dans tous les sens du terme avec **30 clones différents**⁶ et un **rendement excellent de 18,4t/ha**. Les autres grandes plantes cultivées sont par importance décroissante les bananes, les ignames, le maïs, la patate douce et plusieurs Marantacées. Un condiment, le piment, connaît une diversification biologique exceptionnelle. Le cotonnier reste bien présent, fournissant la matière première pour tisser les hamacs, qui demeurent l'unique moyen de dormir. L'arboriculture en périphérie des villages est longtemps restée modeste, les Wayãpi étant avant tout cueilleurs des fruits de la forêt. Voici une trentaine d'années, elle se limitait, hormis les pimentiers déjà cités, aux pommiers-cajous, aux calebassiers et aux *Citrus* importés.

⁶ C'est la diversité que nous avons relevée pour la période 1971-1980; nous discuterons plus bas la pertinence de ce chiffre.

3-5- Les équilibres entre agriculture sur brûlis et prédation

On ne peut comprendre la place de l'agriculture sur brûlis chez les peuples amazoniens sans préciser celle de la prédation. Il ne s'agit pas seulement d'un constat scientifique mais aussi du vécu profond des populations. En effet il serait vain ici de chercher à établir une classification des sociétés basée sur leur dépendance à un type unique d'activité, la pêche, la chasse, la cueillette ou l'agriculture, ou encore telles que les trois activités de prédation seraient opposées à l'agriculture, pour la simple raison que dans l'immensité majorité des cas, l'ensemble de ces activités est pratiqué de façon complémentaire, voire interdépendante (Meggers, 1971; Sponsel, 1989).

Dans le cas des Wayãpi, la chasse a longtemps conditionné leur stratégie d'occupation territoriale et les forêts humides du haut Oyapock, très riches tant en gibier à poils qu'en gibier à plumes, exercent sur eux un attrait qui reste non démenti. **D'ailleurs, l'analyse des causes de mobilité ont montré que les déplacements de villages étaient davantage liés aux baisses de rendement de la chasse et/ou de la pêche qu'à l'usure des terres agricoles.** De plus, la création par l'homme d'une mosaïque de végétation, constituée de forêt mature entrecoupée de zones cultivées et de parcelles de régénération de tous âges, est favorable à la présence de certains gibiers (Grenand, 1992; Ouhoud-Renoux, 1999) comme le daguet rouge (*Mazama americana*) ou l'agouti (*Dasyprocta agouti*).

Plus récemment, c'est non seulement pour des raisons historiques mais en grande partie à cause de la richesse faunistique de leur territoire, que les Wayãpi du haut Oyapock ont refusé l'agrégation avec le sous-groupe du moyen Oyapock. On verra plus avant que le facteur cynégétique n'est pas non plus étranger à l'évolution actuelle de l'espace cultivé.

Il n'en reste pas moins que la sédentarisation les a amenés à accorder une plus grande importance à la pêche, dont les apports sont variables quantitativement selon les saisons mais constants tout au long de l'année dans le haut cours du fleuve (Ouhoud-Renoux, 1999). Enfin, population profondément liée à la forêt, les Wayãpi gardent aujourd'hui une place stable aux produits de cueillette, exploitant tout à la fois les forêts matures et les forêts secondaires. Si la part des produits de cueillette est généralement modeste, il faut mettre à part les fruits des palmiers *Euterpe oleracea* et *Oenocarpus bacaba*, qui constituent, en tonnage et après le manioc, le deuxième aliment végétal des Wayãpi.

3-6- Les stratégies familiales comme moteur des communautés

Les stratégies familiales ont toujours été déterminantes dans l'occupation spatiale. Dans des communautés à forte endogamie, l'organisation du travail s'articule autour d'un chef de famille, de ses fils et de ses gendres, puis à partir de là, en direction de l'ensemble du réseau de parenté. Ce réseau est régi par des règles de réciprocité, dont le respect est essentiel pour les Wayãpi; il trouve sa pleine illustration dans les travaux collectifs (*mayuli* ou *posilõ*) qui consistent en un jeu serré d'invitations de travail en échange de consommation collective d'aliments et de boissons. Les manifestations les plus évidentes de cette pratique sociale et économique sont l'abattage de la forêt, le nettoyage des parcelles brûlées et la plantation. Ce système d'entraide n'est en fait que l'un des aspects d'un vaste réseau d'échanges qui constitue le ciment de la vie sociale des Wayãpi.

Le plus surprenant est que ce système ait survécu à l'écroulement démographique de la seconde moitié du XIX^e siècle. Avec le retour de la croissance démographique, on peut même considérer qu'il a été entièrement revivifié, la saison des travaux agricoles (août à décembre) étant rythmée par une suite ininterrompue de travaux collectifs.

3-7- Contraintes naturelles, choix culturels : concilier espace de chasse et espace agricole

Ainsi que nous l'avons avancé précédemment, le haut Oyapock est une zone très favorable pour la chasse. Ceci provient du fait que ses forêts humides relativement basses (canopée à 30 m) renferment de très nombreuses espèces végétales consommées par les principaux gibiers recherchés par les Wayãpi (pécaries, cervidés, paca, toucans et Cracidés); dans le cas des peuplements de palmiers *wasey* (*Euterpe oleracea*), aliment majeur aussi bien pour l'animal que pour l'homme, la conjonction d'intérêt devient superlative.

Ce constat a pour corollaire négatif que les sols secs favorables à l'agriculture ne sont pas véritablement rares, mais très fragmentés. Dans un contexte antérieur de dispersion des communautés, il ne s'agissait pas d'un handicap trop lourd. En revanche, l'apparition de villages sédentaires a rapidement entraîné des éloignements considérables des parcelles cultivées. Après 1975, cette contrainte eut pour conséquence un accroissement du temps de transport des

récoltes par voie pédestre ou fluviale (cf. cartes 1 & 3), à quoi il fallut ajouter un surcoût des dépenses d'énergie humaine puis mécanique. De plus, pour des raisons de sécurité rémanentes dans la région (attaques de félins, morsures de serpents, naufrages sur le fleuve), les hommes durent de plus en plus fréquemment accompagner leurs épouses et leurs filles aux abattis.

Certes, la pratique d'activités de prédation à la périphérie des zones cultivées ou l'introduction du moteur hors-bord permirent pendant un temps de minimiser les contraintes nouvelles. En dépit de ce changement, l'agriculture demeura viable, tant que des parcelles de forêt mature restaient à portée de main ou que la pratique de la jachère longue pouvait être maintenue à moins de trois kilomètres des villages.

3-8- La localisation des villages

Dans les temps anciens, la localisation des villages amérindiens obéissait à un réflexe sécuritaire évident lié aux conflits inter-ethniques et aux conflits inter-villageois. Les razzias portugaises n'arrangèrent pas les choses, ce qui explique l'emplacement de très nombreux sites en pleine forêt. Au delà des dangers humains, cette localisation obéissait également à la nécessité de l'adaptation de l'outillage lithique à des forêts relativement basses et sèches, faciles à abattre et faciles à brûler, rarement rencontrées le long des grands cours d'eau.

Cette contrainte fut progressivement abolie entre le XVI^e et le début du XIX^e siècle par l'introduction des outils métalliques. Dans l'intérieur des trois Guyanes, à l'exception du petit groupe Akulio, le fer était sans doute partout d'usage courant sinon permanent dès le début du XIX^e siècle.

Ce fut là une véritable « révolution agricole », qui permit d'ouvrir des clairières villageoises spacieuses sur les terrasses ripicoles fertiles ainsi que des abattis dans les forêts les plus hautes où les meilleurs sols sont, aujourd'hui encore, invariablement repérés. Les Wayãpi sont parfaitement au fait de ces changements techniques et pointent dans leurs récits historiques l'obtention des outils en fer auprès des Portugais puis des Français, comme le facteur majeur de leur recherche d'alliance avec les Européens. Ainsi, pour des communautés comme celles des Wayãpi du Kouc ou de l'Amapari au Brésil, cette quête restait essentielle il y a encore moins de quarante ans.

3-9- Les sols

Les Wayãpi possèdent une terminologie très précise pour les sols; leur connaissance et son application à l'agriculture demeurent pleinement d'actualité : la nomenclature révisée en 2000 n'offre aucun terme nouveau par rapport à celle recueillie dans les années 70.

Au regard du tableau qui va suivre, **nous pouvons affirmer qu'au cours des vingt dernières années, la recherche de sols jugés de bonne qualité pour la plante-cible qu'est le manioc a été déterminante dans l'évolution du terroir.** On s'aperçoit, se faisant, que les Wayãpi ne parviennent pas, selon leurs critères, à sélectionner plus de 50 % de sols jugés très favorables à l'agriculture.

Les sols peuvent être classés selon quatre catégories en fonction de leur aptitude à l'agriculture :

- 1) **Les sols très favorables à l'agriculture** : au nombre de six, ils sont tous, sauf un, caractérisés par la présence de sable ou de gravier. De plus, ils sont tous bien drainés. Les deux meilleurs sols sont *Ús~î*, "sable" et *Ús~î-piy~u*, "sable noir". Il est rare qu'ils présentent une surface continue sur une même parcelle. Pour la période 1975-78, l'ensemble de ces sols représentait 49,1 % du terroir wayãpi. Les poches d'humus pur, *ÚwÚ-piy~u*, n'atteignent que quelques mètres carrés et sont réservées à la culture des plantes fragiles, pimentiers et tabac; elles ne sont pas prises en compte dans les relevés de surface présentés plus avant.

- 2) **Les sols moyennement favorables à l'agriculture** : il s'agit de quatre sols argileux dans lesquels la présence de sable en quantité variables permet cependant un drainage satisfaisant. Parmi ceux-ci, les plus fréquents sont *ÚwÚ-pilã*, "terre rouge" et *Ús~î-pilã*, "sable rouge", le premier constituant le sol le plus fréquemment rencontré dans les abattis du haut Oyapock (29,1 %). Avec les autres sols de cette catégorie, on atteint 39,9 % des sols cultivés.

nom wayãpi du sol/ (catégorie)	traduction	surface inventoriée en ha	pourcentage
Ús~i (1)	"sable"	8,83	17,8 %
Ús~i piy~u (1)	"sable noir"	3,44	6,9 %
Ús~i kalala (1)	"sable granuleux"	3,31	6,6 %
takulu kalala (1)	"gravier granuleux"	8,83	17,8 %
ÚwÚ pilã (2)	"terre rouge"	14,40	29,1 %
Ús~i pilã (2)	"sable rouge"	3,39	6,8 %
Ús~i laãnga (2)	"semblable au sable"	0,25	0,5 %
Ús~i yuwa (2)	"sable collant"	1,78	3,5 %
ewo'i lepositÚ (3)	"nombreuses déjections de vers de terre"	1,02	2 %
ÚwÚ yuwa (3)	"terre collante"	2,20	4,4 %
mukuluala (3)	"flaque d'eau"	0,51	1 %
tuyu (4)	"boue"	0,16	0,3 %
ÚtÚ awululu (4)	"litière gorgée d'eau"	0,81	1,6 %
tuyukumu (4)	"vase et feuilles décomposées"	0,51	1 %

Répartition des sols présents dans les abattis en exploitation entre 1975 et 1978

- 3) **Les sols médiocres pour l'agriculture** : trois sols tous humides, et particulièrement ÚwÚ-yuwa , sont éventuellement cultivés lorsqu'ils apparaissent sur de petites surfaces incluses dans les sols précédents (7,4 % du total). Lors de saisons des pluies trop longues ou à pluviosité trop intense, des cas de pourriture du manioc sont parfois signalés en leur sein.

- 4) **Les sols impropres à l'agriculture** : au nombre de trois, il s'agit de sols imbibés d'eau, en principe laissés de côté par les agriculteurs. Cependant l'enquête montre que des portions très limitées de ces sols sont parfois mises en culture.

Le problème clé pour les Wayãpi demeure de trouver des parcelles où les sols de la première catégorie sont majoritaires. Très souvent, ils se contentent de parcelles mariant des sols des première et deuxième catégories. Lorsque ceux-ci existent en quantité suffisante, ils acceptent alors la mise en culture de parcelles incluant des sols des troisième et quatrième catégories. Des facteurs plus sociologiques, comme le regroupement des parcelles d'un même groupe de parenté, peuvent alors peser sur de tels choix.

3-10- Perception de la jachère par les Wayãpi

Lors de la mission de 2000, nous sommes revenus sur la terminologie adoptée par les Wayãpi pour désigner les formations naturelles, dans la mesure où leur identification, liée à celle des sols, est primordiale dans le choix des parcelles cultivées et le suivi du terroir.

Leur terminologie du paysage évolue autour d'un terme de base, *ka'a* « forêt ». Cet espace forestier est idéalement défini lorsque la hauteur des arbres, la composition spécifique et la densité en espèces indiquent que l'homme n'est jamais intervenu. Pour des forêts hautes dans lesquelles aucune trace humaine ne peut être discernée, on pourra même préciser *wÚla-e'e*, « arbres véritables ». Intervenir dans cet espace pour en faire une parcelle agricole, c'est délimiter un « abattis », *ko*. Après abandon, cette parcelle devient « un ancien abattis », *koke*, que l'on peut définir comme « jachère, forêt secondaire ». Ce terme s'applique avant tout aux forêts secondaires de cinq à trente ans, dont la composition floristique et la hauteur sont les critères de reconnaissance majeurs. Mais il pourra être appliqué avec tout autant de pertinence dans des lieux forestiers où la composition floristique permet de penser que l'action de l'homme a pu s'exercer dans un lointain passé; dans ce cas, il sera mis en balance avec un autre, *tapele*, « ancien village », qui, selon la même logique, peut s'appliquer aussi bien à des emplacements récemment abandonnés qu'à des forêts hautes où, en sus d'indices floristiques, des traces archéologiques de la présence humaine sont visibles et reconnus.

C'est dans ces forêts hautes pensées intouchées ou dans les forêts secondaires de haut recrû (plus de 15 mètres de haut) que les parcelles sur brûlis seront ouvertes. On notera que les Wayãpi désignent les chablis du nom de *wÚla'ae*, « arbres anciennement tombés », montrant ainsi qu'ils les distinguent des interventions humaines.

Toutes les autres formations végétales sont jugées inaptes ou peu aptes à l'agriculture. Certaines comme *waseytÚ*, « peuplement d'*Euterpe oleracea* », *takulu*, « inselberg », *Úlekoa*, « marécage » ou *Úlemeyai*, « berges broussailleuses », sont pensées naturelles. D'autres, en revanche comme *ka'ape*, « forêt basse », *ÚpotÚ*, « forêt à lianes », *kulumulitÚ*, « bambouseraie »,

kap~i, « petites herbes » ou *iyai*, « broussailles », peuvent résulter d'actions anthropiques intenses ou tout simplement de conditions édaphiques défavorables. Même si l'influence de l'homme est parfois pointée par les Wayãpi au sujet de ces formations végétales, elles ne sont pas explicitement reliées aux contraintes anciennes de l'agriculture sur brûlis.

4- Evolution entre 1980 et 2000

Nous examinerons conjointement l'évolution de l'occupation spatiale et les facteurs sociétaux, tant internes qu'externes, qui président à l'évolution de l'agriculture wayãpi; puis nous aborderons dans la section suivante les impacts du système agricole sur la régénération forestière et la question de la biodiversité des espèces cultivées.

4-1- L'état du terroir sur les trois dernières années : remarques méthodologiques⁷

Nous avons entrepris, comme indiqué plus haut, une révision du terroir. L'important pour nous était de comparer, entre 1979 et 2000, l'évolution des occupations spatiales du village Zidock, la plus grosse communauté du haut Oyapock. Pour 1977-79, nous disposons d'une carte très détaillée (cf. carte 1) où chaque parcelle cultivée ou en jachère avait été soigneusement mesurée et dessinée, ainsi que du type de sol, selon la classification wayãpi, sur lequel elle avait été plantée.

En 2000, nous nous sommes attachés à localiser tous les abattis du village Zidock et ceux des communautés situées en aval (Pina et Yawapa) car nous avons noté une intrication forte des trois terroirs (cf. carte 2). Le but était moins d'obtenir une cartographie aussi précise que la précédente, que d'appréhender au mieux l'ensemble de l'emprise agricole et cerner ses dynamiques. La mesure précise de tous les abattis s'est avérée inutile, dès lors qu'à partir d'un échantillonnage d'une dizaine de parcelles, nous savions que la superficie moyenne d'un abattis restait de 0,5 hectare comme en 1977. En revanche, si l'on évalue la surface cultivée par habitant et par an pour la seule communauté de Zidock, on s'aperçoit qu'elle a

⁷ Nous ne prenons pas en compte pour les calculs que les années 1998, 1999 et 2000, alors que les cartes 1 & 2 présentent les parcelles ouvertes de 1997 à 2000; pour l'année 1997 notre relevé de 20 parcelles n'est certainement pas exhaustif, même si les informateurs indiquent qu'il s'agissait d'une année pluvieuse peu favorable à l'ouverture des parcelles.

sensiblement fléchi, passant de 910 m² à 750 m². Ces résultats sont essentiels : il semble bien qu'après avoir accompagné la croissance démographique d'une augmentation de la taille des parcelles, les Wayãpi aient cherché à rentabiliser leur production en raison d'une nouvelle donne socioéconomique.

période	nombre d'habitants	nombre de parcelles	superficie totale	superficie par habitant/par an
1975-1977	120	66	33 ha	0,091 ha
1998-2000	260	118	59 ha	0,075 ha

Dans un travail précédent, nous écrivions que les **Wayãpi plantaient deux fois plus que leurs besoins**; il s'agissait là d'un réflexe sécuritaire hérité surtout des périodes d'épidémies du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle (F. Grenand, 1993). Or, les risques d'épidémies meurtrières appartiennent désormais au passé. En revanche, le manque de terres arables à proximité des villages sédentarisés s'étant de plus en plus fait sentir depuis vingt ans, **une première solution visant à l'économie de l'espace cultivable a été réalisée en procédant à une récolte plus intense.**

Une autre solution permettant d'économiser l'espace est la replantation de boutures après arrachage des tubercules. On parvient ainsi à exploiter une parcelle pendant deux ans. Cette pratique, inconnue des Wayãpi il y a vingt ans, semble avoir beaucoup progressé, sans que nous ayons cependant chiffré son importance relative. Il faut donc admettre qu'en stricts termes de gestion de l'espace agricole, la sédentarisation a, pour l'instant, plutôt une influence positive.

4-2- Evolution des communautés par éclatement de l'habitat

L'évolution des communautés est fortement conditionnée par l'expansion démographique qui s'est poursuivie de 1977 à 2000; **par simple accroissement naturel, la population du village Zidock est passé de 120 personnes en 1977 à 250 en 2000.** Là encore, le besoin en terres nouvelles, indispensables au maintien de jachères longues, a entraîné une redistribution de l'occupation spatiale. Si aujourd'hui ses 250 habitants sont bien officiellement domiciliés à Zidock, près de 75 % des familles possèdent en aval des habitations de culture et l'on assiste même à la création de petits établissements semi-temporaires, rassemblant des populations d'une trentaine de personnes pendant plusieurs mois de l'année. Par

ailleurs une nouvelle communauté, Yawapa, est apparue au milieu des années 1980.

Double résidence pour la plus grosse communauté de l'Oyapock qui s'est en outre scindée en « quartiers » et apparition d'une nouvelle communauté ne marquent pas seulement une résistance à la sédentarisation, mais aussi une adaptation permettant la poursuite des indispensables activités de subsistance.

Cette relative dispersion ne traduit pas pour autant la montée en puissance de comportements individualistes, car dans le même temps, on assiste au maintien voire au renforcement des travaux agricoles collectifs. Ces travaux, accompagnés de réunions festives au cours desquelles on consomme force bière de manioc (cachiri), sont explicitement jugés comme indispensables à l'effort de redéploiement spatial, puisqu'il s'agit souvent d'ouvrir des parcelles en forêt haute, tâche considérable et pénible pour un père et ses fils. Le travail collectif rend la besogne moins fastidieuse et permet l'échange de cultivars tout en lubrifiant les échanges sociaux.

4-3- Le choix des parcelles et la distance au village

Comme nous l'avons vu, les Wayãpi cherchent à sélectionner leurs abattis dans une gamme de six sols préférentiels ayant tous en commun un bon drainage. De tels sols sont présents un peu partout mais en quantité limitée. De plus, l'association idéale 2/3 forêt primaire – 1/3 forêt secondaire nécessite une réserve importante en forêt haute à proximité des villages. Cette mosaïque forêt haute – jachères d'âges différents est considérée comme excellente pour la présence de gibiers très prisés comme le Cervidé *Mazama americana* et l'agouti.

Jusqu'au début des années 1980, les habitants disposaient de jachères anciennes et de forêts hautes en quantité suffisante dans un rayon de deux kilomètres autour de leur communauté. Dès 1975 cependant, divers chefs de familles, profitant de l'acquisition de moteurs hors-bord, établissent plusieurs abattis à plus de trois kilomètres vers l'aval. Tout naturellement, cette tendance se renforça au cours des années 80, pour devenir une stratégie essentielle dans la décennie 90 (cf. carte 2).

Néanmoins, l'expansion vers l'aval (cf. cartes 2 & 3)) n'a pu se faire, après 1990, que sur une longue distance. Tout d'abord parce qu'elle s'est heurtée aux deux terroirs de Pina et de Yawapa et parce que ces derniers étaient eux-mêmes limités par l'existence de grandes zones humides (palmeraies à *Euterpe oleracea* et forêts sur sol très humide). Les nouvelles zones agricoles du village Zidok sont en

fait au nombre de trois : un terrasse haute de plusieurs dizaines d'hectares située à cinq kilomètres du village en amont du confluent de la rivière ÚpÚs~i avec l'Oyapock dont la mise en culture a commencé dès la fin des années 80 (zone 1); les deux rives de cet affluent à partir du deuxième kilomètre en amont de son confluent (zone 2); enfin un territoire quasi illimité, situé en aval du village de Yawapa à partir d'une quinzaine de kilomètres vers l'aval (zone 3). L'extension vers l'aval se fait souvent en alternance avec une coupe en forêt secondaire dans le "vieux terroir". Enfin sur les lisières de ce dernier, on observe quelques coupes nouvelles en grande forêt.

L'expansion spatiale du terroir a également pour conséquence l'augmentation considérable de la mosaïque forestière, si favorable aux activités de prédation et les habitations agricoles servent souvent de campements de chasse et de pêche.

5- Agriculture et biodiversité

5-1- La durée des jachères : friches ou forêt secondaire

Les forêts secondaires de plus de 40 ans sont considérées par les Wayãpi comme des forêts matures. À ce stade, ils reconnaissent l'état de défrichement ancien essentiellement à partir de la persistance au sein de la composition floristique de certaines espèces comme *Inga alba* (Mimosacée), *Jacaranda copaia* (Bignoniacée), *Laetia procera* (Flacourtiacée), *Lecythis corrugata* (Lecythidacée), *Schefflera morototoni* (Araliacée), *Tapirira guianensis* (Anacardiaceae) ou *Tachigali paniculata* (Césalpiniacée). Cependant dans les terroirs contemporains du haut Oyapock, il est rare qu'au delà de vingt ans d'âge, une forêt secondaire n'ait pas été réouverte. En tout état de cause, il n'existe pas de forêts secondaires dépassant 25 ans dans la périphérie des villages actuels du haut Oyapock.

Nous avons systématiquement relevé les types de forêt sur lesquels avaient été coupés les abattis au cours des trois dernières années, ce que résume le tableau suivant :

type de forêt	nombre de parcelles	importance relative (%)
forêt primaire	38	32, 2 %
forêt primaire + fraction de forêt secondaire	20	16, 9 %
forêt secondaire de plus de 15 ans	21	17, 7 %
forêt secondaire de 7 à 14 ans	36	30, 5 %
forêt secondaire de moins de 7 ans	3	2, 4 %

La simple addition des trois premières catégories montre que les Wayãpi du haut Oyapock **ouvrent leurs abattis à 67% dans des forêts secondaires hautes et en forêt primaire**. Ce chiffre me semble, là encore, indicatif de la dynamique spatiale en cours.

Nous avons noté de façon extensive les principales espèces caractérisant les différentes classes de forêt secondaire définies ci-dessus. L'ethnobotanique wayãpi étant désormais bien connue (Grenand & al., 2000), l'identification de ces espèces ne présente plus aucune difficulté. Nous présentons dans un tableau la hauteur des types de forêts secondaires selon leur âge et les **espèces ligneuses érigées dominantes** qui les caractérisent, étant précisé que l'on ne rencontre pas obligatoirement toutes les espèces indiquées dans une même parcelle, *a fortiori* s'il s'agit de régénérations après 2 voire 3 coupes. Les espèces qui nous semblent typiques de ces deux cas sont signalées par un astérisque.

type de forêt secondaire	hauteur	espèces dominantes
forêt secondaire entre 20 et 25 ans	20 à 25 m	<i>Ambelania acida</i> , <i>Bellucia grossularioides</i> , <i>Cecropia obtusa</i> (gros sujets isolés), <i>Croton cuneatus</i> , <i>Discophora guianensis</i> , <i>Eugenia patrisii</i> , <i>Hyeronima alchorneoides</i> , <i>Inga alba</i> , <i>I. edulis</i> , <i>I. leiocalycina</i> , <i>I. mitaraka</i> , <i>I. paraensis</i> , <i>Iryanthera sagotiana</i> , <i>Jacaranda copaia</i> , <i>Lacmellea aculeata</i> , <i>Lecythis corrugata</i> , <i>Laetia procera</i> , <i>Miconia poeppigii</i> , <i>Ocotea</i> spp., <i>Parkia pendula</i> , <i>Pourouma</i> spp., <i>Protium opacum</i> , <i>Qualea coerulea</i> , <i>Schefflera morototoni</i> , <i>Sclerolobium albiflorum</i> , <i>Simarouba amara</i> , <i>Swartzia leiocalycina</i> , <i>Tachigali paniculata</i> , <i>Tapirira guianensis</i> , <i>Trymatococcus oligandrus</i> , <i>Virola michelii</i> , <i>Vismia cayennensis</i> , <i>Vochysia tomentosa</i> , <i>Zanthoxylum ekmanii</i> .
forêt secondaire entre 15 et 19 ans	15 à 19 m	<i>Ambelania acida</i> , <i>Bellucia grossularioides</i> , <i>Casearia</i> spp.*, <i>Cassia fastuosa</i> *, <i>Cecropia obtusa</i> , <i>Cordia exaltata</i> , <i>Croton cuneatus</i> , <i>Eugenia patrisii</i> , <i>Homalium guianensis</i> , <i>Hyeronima alchorneoides</i> , <i>Inga alata</i> , <i>I. edulis</i> , <i>I. macrophylla</i> , <i>I. thibaudiana</i> , <i>Iryanthera sagotiana</i> , <i>Jacaranda copaia</i> , <i>Lacmellea aculeata</i> , <i>Lecythis corrugata</i> , <i>Laetia procera</i> , <i>Luehea speciosa</i> *, <i>Miconia poeppigii</i> , <i>Myriaspora egensis</i> , <i>Ocotea</i> spp., <i>Pourouma</i> spp., <i>Protium opacum</i> , <i>Sapium ciliatum</i> , <i>Simarouba amara</i> , <i>Tapirira guianensis</i> , <i>Trymatococcus oligandrus</i> , <i>Vismia cayennensis</i> , <i>Zanthoxylum ekmanii</i> .
forêt secondaire entre 7 et 14 ans	10 à 14 m	<i>Ambelania acida</i> , <i>Apeiba tibourbou</i> *, <i>Bellucia grossularioides</i> , <i>Cassia fastuosa</i> , <i>Casearia</i> spp., <i>Cecropia obtusa</i> , <i>Cordia exaltata</i> , <i>Croton cuneatus</i> , <i>Eugenia patrisii</i> , <i>Homalium guianensis</i> , <i>Inga alata</i> , <i>I. edulis</i> , <i>I. macrophylla</i> , <i>I. thibaudiana</i> , <i>Isertia coccinea</i> *, <i>Lecythis corrugata</i> , <i>Luehea speciosa</i> *, <i>Miconia poeppigii</i> , <i>Myriaspora egensis</i> , <i>Rollinia exsucca</i> , <i>Sapium ciliatum</i> , <i>Tapirira guianensis</i> , <i>Trema micrantha</i> .
forêt secondaire de moins de 7 ans	< de 10 m	<i>Apeiba tibourbou</i> *, <i>Cecropia obtusa</i> , <i>Inga edulis</i> , <i>Isertia coccinea</i> , <i>Luehea speciosa</i> *, <i>Phenakospermum guyannense</i> *, <i>Rollinia exsucca</i> , <i>Solanum crinitum</i> , <i>S. leucocarpon</i> , <i>Trema micrantha</i> .

La régénération observable sur les parcelles ouvertes en forêt mature après 1985 ne m'a pas semblé offrir de différence avec ce que J.-P. Lescure (1986) avait pu observer entre les années 1974 et 1976. Les successions à *Solanum* puis *Trema micrantha* (Ulmacée) puis *Cecropia obtusa* (Cécropiacée) remplacés progressivement par *Sapium ciliatum* (Euphorbiacée), divers *Inga* (Mimosacées)

dans des proportions variables ou des *Miconia* dont *Miconia poeppigii* (Mélastomacée), semblent s'y dérouler normalement. Ensuite émergent des arbres qui vont persister dans la forêt haute comme *Laetia procera*, *Jacaranda copaia*, *Lecythis corrugata* ou *Hyeronima alchorneoides*.

Néanmoins, entre quatre et dix ans d'âge, nous ne disposons pas, dans les observations de J.-P. Lescure, de régénérations à observer. Pour pallier ce manque, nous avons tenté une comparaison entre un inventaire effectué en 1980, sous la responsabilité de M.-F. Prévost, sur une parcelle de 1000 m² vieille de six ans et un transect linéaire de 50 x 10 m soit 500 m², effectué en 2000 par J.-L. Guillaumet et nous, sur une parcelle vieille de sept ans. L'intérêt majeur était qu'il s'agissait, d'un côté d'une régénération après 2^{ème} coupe, de l'autre après 1^{ère} coupe, toutes deux appartenant au "vieux terroir" proche du village.

Espèces (par ordre alphabétique)	Parcelle de 7 ans, 2000 (2 ^{ème} coupe, 500 m ²)	Parcelle de 6 ans, 1980 (1 ^{ère} coupe, 1000 m ²)
<i>Apeiba tibourbou</i>	49	0
<i>Cassia fastuosa</i>	5	0
<i>Cecropia obtusa</i>	2	106
<i>Cordia exaltata</i>	6	1
<i>Hyeronima alchorneoides</i>	0	11
<i>Inga alba</i>	0	8
<i>Inga edulis</i>	1	24
<i>Inga thibaudiana</i>	1	11
<i>Isertia coccinea</i>	11	0
<i>Laetia procera</i>	0	6
<i>Lecythis corrugata</i>	7	5
<i>Miconia poeppigii</i>	0	19
<i>Phenakospermum guyannense</i>	22	0
<i>Sapium ciliatum</i>	0	62

**Comparaison de parcelles de régénération de 2^{ème} et de 1^{ère} coupe
(principales espèces supérieures à 5cm de diamètre).**

Le tableau ci-dessus indique des compositions floristiques nettement différentes : ainsi dans la parcelle de 1^{ère} coupe, la régénération à *Cecropia obtusa* en cours de remplacement par *Sapium ciliatum*, des *Inga* et *Hyeronima alchorneoides* (Euphorbiacée) est substituée dans la parcelle de 2^{ème} coupe par *Apeiba tibourbou* (Tiliacée), *Isertia coccinea* (Rubiaceae) et *Cassia fastuosa*

(Césalpiniacée), auxquels s'ajoute une grande Monocotylédone, *Phenakospermum guyannense* (Strelitzacée). La présence de ces espèces est caractéristique de forêts secondaires plus ou moins fixées, indiquant que la reconstitution d'un couvert forestier de haute venue est ici problématique. Ceci est confirmé par le nombre d'individus à partir de 5cm de diamètre au nombre de 226 dans la parcelle de 2^{ème} coupe et de 154 seulement (chiffre rapporté à 500 m²) dans celle de 1^{ère} coupe. Pourtant la diversité floristique nous permet de nuancer ce constat :

- dans la parcelle de 1^{ère} coupe, elle est de 45 espèces;
- dans la parcelle de 2^{ème} coupe, elle est de 32 espèces, mais 1/3 d'entre elles sont représentées par des sujets de moins de 5 cm de diamètre.

Dans les deux cas, les espèces de faible diamètre sont typiques de la forêt secondaire ancienne ou de la forêt haute, tels *Brosimum lactescens* (Moracée), *Couratari guianensis* (Lecythidacée), *Inga alba*, *Laetia procera*, *Lecythis corrugata*, *Scerolobium albiflorum* (Césalpiniacée), *Sterculia* sp., *Trymatococcus* sp. ... Il nous semble possible d'avancer que dans la parcelle de 2^{ème} coupe âgée de sept ans, la régénération est retardée mais non bloquée. La conséquence en est que le temps de jachère doit être à l'avenir allongé dans la zone du "vieux terroir".

Toutes les données présentées ci-dessus seront traitées sous forme d'articles collectifs, mais on peut d'ores et déjà affirmer que les Wayãpi ont une maîtrise satisfaisante de leurs jachères, maîtrise essentiellement permise par le choix qu'ils ont fait de la mobilité spatiale.

5-2- Le sarclage

Un phénomène nouveau peut être observé dans haut Oyapock. Il s'agit du sarclage. Signalé dès les années 1970 chez quelques Emerillon de la région de Camopi, il fait très sporadiquement son apparition dans les années 1975 chez les Wayãpi du moyen Oyapock, pour parvenir marginalement en 1979-1980 dans le haut Oyapock. Les discussions que nous avons eues avec les agriculteurs et surtout avec les agricultrices montrent qu'il est ressenti comme un pis-aller. La population est parfaitement consciente que l'explosion de *Poacées*, de plantules d'*Apeiba tibourbou*, de *Phenakospermum guyannense*, de *Solanum crinitum* (Solanacée) et surtout de la plante rampante *Merremia macrocalyx* (Convolvulacée) n'existe que là où les parcelles ont été coupées sur des jachères courtes, elles-mêmes issues de parcelles ouvertes dans la période 1970-1985.

On n'observe donc la pratique du sarclage que dans la zone du « vieux terroir », c'est-à-dire dans la périphérie immédiate du village. Il s'agit d'une pratique très limitée, ne concernant qu'une fraction réduite de la population, en

l'occurrence de jeunes ménages ou des mères encore célibataires, bref des situations éminemment transitoires.

Partout ailleurs, il est absent, ce qui nous permet d'affirmer que moins d'un quart de la superficie cultivée est concerné par cette pratique. Là où elle existe, deux sarclages sont en général effectués, l'un en décembre lors de la croissance des jeunes pousses de manioc, un second en février ou mars, si les mauvaises herbes et les germinations s'avèrent trop envahissantes.

5-3- Maintien de la diversité et enrichissement

Nos observations sur la dynamique de l'occupation nous ont amené à interroger de façon extensive les agriculteurs et les agricultrices sur la diversité des espèces et des cultivars qu'ils plantent dans leurs abattis. Nous avons d'abord pu constater que toutes les espèces cultivées dans les années 1970 le sont encore aujourd'hui. Deux espèces supplémentaires ont fait leur apparition : il s'agit de la forme amazonienne domestiquée de *Inga edulis*, introduite de la région de Uaçá (fraction brésilienne du territoire palikur) et de *Tephrosia sinapou*, un poison de pêche introduit de chez les Galibi d'Awala-Yalimapo.

En termes quantitatifs, il est évident que l'existence d'une population infantile croissante a entraîné la multiplication de plantes alimentaires considérées comme essentielles à la bonne santé des enfants : il s'agit des bananiers (formes douces et à cuire) dont le nombre de pieds a doublé, ainsi que de la Marantacée *Calathea legrelleana*, dont la culture a triplé. Les orangers sont pour leur part devenus une plante banale dans les vieux villages, alors que dans les années 1970, les enfants attendaient avec impatience la fructification des quelques pieds existant dans chaque communauté. Certaines espèces déjà présentes il y a trente ans, comme *Rollinia mucosa* (Annonacée) ou le palmier parépou (*Guilielma speciosa*), ont vu également leur nombre de pieds augmenter sensiblement. Pour des raisons d'ordre phytosanitaire non résolues à ce jour, la culture du papayer est la seule qui soit en nette régression.

Enfin, sans que cela soit aussi systématique que chez les populations de l'Amazonie occidentale, la tendance à enrichir le pourtour des villages d'arbres de la forêt à partir de leurs graines est beaucoup plus sensible aujourd'hui qu'hier. C'est le cas des palmiers *Euterpe oleracea* et de *Inga* divers ou encore d'espèces nouvellement plantées comme *Theobroma velutina* (Sterculiacée) ou *Pouteria franciscana* (Sapotacée).

Lorsque l'on aborde la diversité variétale, la bonne santé du système agricole est encore plus évidente. Plusieurs variétés de patate douce, d'igname et de piment, non répertoriées lors de nos enquêtes de la décennie 1970, nous ont été montrées. En revanche, il ne semble pas que des variétés aient été perdues pour aucune des espèces cultivées.

5-4- Le cas du manioc

Chez les Wayãpi, le manioc est classiquement propagé par boutures et l'on peut dire que cette propagation est encore massivement observée. Il n'empêche que des pieds issus de graines semblent présider de façon discrète à l'émergence de variétés nouvelles. Curieusement, le mot employé par certains Wayãpi *h~emale*, (du verbe *w~e* « pousser », « croître ») désigne aussi bien les « rejets » (de souche par exemple) que les « plantules ». D'autres Wayãpi, et singulièrement les femmes, nomment les germinations de manioc *potÚle*, c'est-à-dire « ancienne fleur » : la fleur fane, expliquent-elles, le fruit mûrit, tombe à terre, puis germe...

Par ailleurs, le statut taxonomique des maniocs pose de sérieux problèmes. Si l'immense majorité des variétés cultivées dans le haut Oyapock se rattache bien à *Manihot esculenta*, un cultivar au moins *mani'o pōpō* (que nous n'avons pas revu en 2000) a été rattaché à *Manihot surinamensis* par Punt, spécialiste des Euphorbiacées. A.C. Allem, quant à lui, a identifié des échantillons de manioc collectés sur des sites anciennement occupés par les Amérindiens comme étant *Manihot baccata*. L'un de ces sites a connu une véritable explosion de *Manihot baccata*⁸ après l'ouverture d'une parcelle en 1999; l'agriculteur en a d'ailleurs profité pour prélever et planter des boutures sous le nom de *so'o mani'o* "manioc du cerf *Mazama*", non donné habituellement aux maniocs sauvages par les Wayãpi méridionaux. Tous ces éléments suggèrent que les limites entre espèces, ainsi que les relations entre les espèces sauvages et le manioc domestiqué sont délicates à établir.

Une enquête réalisée en 1996 et reprise en 2000 montre que **le nombre de variétés de manioc aurait augmenté : 30 en 1980; 48 en 2000**. Bien que ce résultat implique que soit discuté, de manière plus approfondie, le statut des cultivars wayãpi, il n'en reste pas moins que cette probable augmentation de la diversité peut être reliée aux deux facteurs dominants que constituent d'un côté les

⁸ Elias (2000) a bien mis en valeur le rôle du feu dans la germination et la croissance du manioc.

contacts intertribaux ou simplement interethniques favorisant l'échange de variétés, de l'autre la recherche de la qualité culinaire des sous-produits dont le manioc constitue la base.

nom wayãpi	traduction	1970/ 1980	1996/ 2000	usage(s)
alaku	poule d'eau	+	+	bière <i>palakasi</i>
aleõ	? (peut-être wayana)	+	+	cassave très blanche
alime	? (peut-être wayana)	-	+	cassave amidon
alime tawa	? (peut-être wayana) + jaune	-	+	cassave farine de manioc
iyÚ mani'o Ú	sa mère, mère du manioc	+	+	cassave très blanche amidon
kalai lemi~u'Ú	nourriture des Brésiliens	-	+	farine de manioc sauce <i>tukupi</i>
kamalak~u lemi~u'Ú	nourriture des Wayãpi du Sud	-	+	cassave bière <i>palakasi</i>
kapopÚ, kãpopÚ	près de la maison	+	+	cassave
kasili pupu e'e kasili pupu t~e'~e	bière bouillie véritable bière bouillie douce	+	+	bière bouillie <i>kasilipupu</i>
kasilipupu tawa	bière bouillie jaune	-	+	bière bouillie <i>kasilipupu</i>
kulupa'i	terme archaïque désignant un hallucinogène	+	+	cassave
kusi ulu kwasi ulu	manioc du coati (<i>ulu</i> , manioc en Wayana)	-	+	cassave bière <i>palakasi</i>
makolok~e wakolok~e	? emprunt ancien au wayana	+	+	cassave très blanche amidon
malay kuluka	gorge de pénélope	+	+	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o âtã	manioc dur	+	+	farine de manioc sauce <i>tukupi</i>
mani'o e'e	manioc véritable	-	+	cassave
mani'o inãmu	manioc perdrix tinamou	+	?	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o kale	manioc côtelé	+	?	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o mulutuku	manioc gourde	-	+	cassave, farine de manioc sauce <i>tukupi</i> bière <i>palakasi</i>
mani'o panalÚ	manioc wayana	-	+	bière <i>palakasi</i>
mani'o pepÚtã	manioc à tige rouge	-	+	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o pepÚtã kulu	manioc à tige rouge verruqueuse	+	+	cassave
mani'o piy~u	manioc noir	+	+	bière <i>palakasi</i>
mani'o põpõ	manioc cabossé	+	?	cassave bière <i>palakasi</i>

mani'o s~i	manioc blanc	+	+	amidon
mani'o takwã̃y milã	manioc-galet rouge	+	+	cassave amidon
mani'o sili	manioc fin	+	+	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o sili laãnga	semblable au manioc fin	+	?	?
mani'o simo	manioc- liane <i>Heteropsis</i>	+	+	farine de manioc sauce <i>tukupi</i>
mani'o tawa	manioc jaune	+	+	farine de manioc sauce <i>tukupi</i>
mani'o t~e	manioc cassant	+	+	cassave
mani'o tÚpÚ'o	manioc amidon	+	+	cassave très blanche amidon
mani'o u	gros manioc	-	+	cassave bière <i>palakasi</i>
mani'o wasey	manioc- <i>Euterpe oleracea</i>	+	?	cassave fraîche bière <i>palakasi</i>
mani'o wÚla	manioc-bois	+	?	cassave
mani'o yau	manioc comestible (manioc doux)	+	+	tubercule bouilli bière <i>palakasi</i>
mani'o yuwa	manioc collant	-	+	cassave
manuepe	? (emprunt à la <i>língua geral</i> ?)	+	?	amidon bière <i>palakasi</i> bière bouillie <i>kasilipupu</i>
meitÚkwa kae	propre à faire une bouillie	-	+	bouillie <i>meitÚkwa</i>
silipu	liane <i>Cayaponia</i>	+	+	cassave bière <i>palakasi</i>
silipu laãnga	semblable à <i>silipu</i>	+	+	amidon cassave farine de manioc
simo laãnga	semblable à la liane <i>Heteropsis</i>	-	+	cassave
simo tawa	liane <i>Heteropsis</i> jaune	+	+	farine de manioc sauce <i>tukupi</i>
takaka kae	propre à la soupe d'amidon	-	+	soupe <i>takaka</i>
welu'Ú	(manioc) apporté	+	+	cassave bière <i>palakasi</i>
welu'Ú laãnga	semblable au (manioc) apporté	-	+	cassave très blanche
wÚlapa poã	remède contre les (blessures) de flèche	+	?	cassave remède hémostatique
yawa lemo mani'opilã	pénis de chien manioc rouge	+	?	cassave bière <i>palakasi</i>

Cultivars de manioc dans le haut Oyapock en 2000

Certaines variétés ont été explicitement empruntées ou échangées, telles kusi-ulu et mani'o-panal'Ú, rapportées des villages wayãpi de Camopi mais provenant à l'origine de villages wayana du Maroni (Fleury, 2000); c'est aussi le cas de kalai-lemi~u'Ú, emprunté aux Brésiliens installés dans le moyen Oyapock, ou encore de kamalak~u-lemi~u'Ú, emprunté récemment aux Wayãpi méridionaux. D'autres variétés sont réputées avoir été sélectionnées à partir de germination comme mani'o -mulutuku.

Ce mode de sélection est peut-être plus important que nous le pensions et les travaux récents de Elias & Mc Key (2000) nous ouvrent des perspectives nouvelles. On remarquera surtout que, hormis ces variétés dont l'origine récente est bien attestée, certaines ont été observées lors des premières enquêtes et d'autres lors des secondes; plusieurs explications sont possibles :

- soit des variétés ont changé de noms;
- soit elles sont connues sous des noms différents selon les familles ou les villages;
- soit elles avaient échappé à l'observation lors de la première enquête.

Une enquête approfondie permettra sans doute de trancher. De ce constat, nous devons surtout retenir que les recherches sur la diversité génétique des plantes cultivées doivent être menées avec la plus grande prudence.

Conclusion

Si on l'envisage sous l'angle d'une subsistance remplissant pleinement ses fonctions, l'agriculture sur brûlis est indubitablement en bon état dans le haut Oyapock.

- Elle est productive ; les quelques mesures effectuées montrent que les rendements restent inchangés sur vingt ans, en dépit des efforts de sédentarisation. Cette productivité n'est bien sûr pas prise en compte par les programmes régionaux de développement agricole de la Guyane. Au sein de ceux-ci, les habitants du haut Oyapock, parmi d'autres, restent très souvent considérés comme « en retard » et jamais présentés sous le terme d' « agriculteurs ».

- La gestion des jachères demeure équilibrée ; cette bonne gestion est réalisée grâce à une mobilité des agriculteurs et un agrandissement du terroir dont la viabilité est limitée par la distance parcelle agricole/village ; indubitablement, il s'agit là à moyen terme d'une réponse adaptative satisfaisante à la sédentarisation imposée à partir des années 1975 mais dont le maintien, à long terme, devra être rediscuté.

- La diversité des espèces cultivées reste très grande, bien que sa caractérisation mérite des observations pluridisciplinaires supplémentaires ; l'entraide et l'échange restent des marqueurs d'un système social bien vivant, mais qui bénéficie peut-être actuellement d'une force d'inertie. L'exemple de sociétés proches (Galibi, Palikur) montre qu'il s'agit d'un potentiel fragile, dès lors que l'intelligence des personnes est mobilisée sur d'autres thèmes, tels la consommation primaire des produits importés ou des activités rémunératrices.

En définitive, il nous semble évident que l'équilibre du système écologique des Wayãpi du haut Oyapock n'est rendu possible que par un maintien fort du tissu social, lequel permet seul une réelle autonomisation – au niveau de la communauté - des décisions.

Cette autonomisation passe d'abord par l'existence d'une excellente connaissance de l'environnement, restée très stable au cours des quarante dernières années. En outre, les apports technologiques adoptés au cours des trente dernières années l'ont été avec discernement et lenteur. Reste un facteur essentiel : le problème de l'apprentissage des connaissances, qui risque d'être contrarié à long terme par son concurrent direct, le système éducatif occidental. Ainsi S. Romeu (2000) a pu montrer que les fillettes fréquentent moins l'école que les garçons, ce

qui implique un maintien de l'apprentissage des savoirs et savoir-faire agricoles dont leurs mères sont détentrices. Parallèlement l'école retarde, chez les garçons, l'acquisition des techniques masculines (chasse, artisanat usuel, construction des maisons...).

L'exemple des Wayãpi de Camopi est sous nos yeux pour nous prouver que ces petites communautés résistent difficilement à des valeurs occidentales importées brutalement et sans sélection préalable. En définitive, la qualité des intervenants extérieurs est ici en jeu - surtout à une échelle de moins de 1 000 personnes - ; la situation satisfaisante du haut Oyapock depuis cinq ans est en partie due à la très bonne qualité du personnel médical et éducatif. Malheureusement, il s'agit là d'une réalité très labile dont les effets positifs ne peuvent être envisagés au delà de dix ans.

Ces réserves étant émises, nous avons la conviction que nous sommes, chez les Wayãpi du haut Oyapock, face à un développement endogène voulu et pensé par des élites locales, allant des jeunes conscientisés aux chefferies coutumières, en passant par ceux qui ont dû assumer, il y a vingt cinq ans, le contact intensif avec le monde extérieur. Ce changement peut être jugé lent par bien des observateurs, ambigu par d'autres, mais il est la garantie de survie d'un petit peuple au sein du maelström annoncé de la mondialisation. Les Wayãpi se réfèrent à leurs ancêtres dès que le doute surgit, mais ils restent ouverts sans coup férir depuis deux cents ans au monde extérieur.

Pourtant, au coin du feu, ils parlent toujours et encore de leur liberté perdue...

ANNEXE 1 : TERROIR DU VILLAGE ZIDOCK

Liste des agriculteurs avec numéro et surface des parcelles

De l'origine à 1978⁹

Ce fichier de base permettra d'établir la stratégie d'occupation spatiale par famille, en la comparant avec la liste des parcelles ouvertes par agriculteur entre 1997 et 2000, telle que nous l'avons consignée.

n°	cultivateur	année	superficie/m ²
1	Miso	1973	3980
2	Jean-François	1972	3040
3	Jacky	1974	5400
4	Paul	1973	4000
5	Paul	1974	3900
6	Aso	1973	5560
7	Miso	1975	4120
8	Miso	1976	5080
9	Paul	1975	5120
10	Miso	1977	5380
11	Roger	1971	5760
12	Alexandre	1970	5640
13	Yapock	1974	3960
14	Antoine	1969	6640
15	Antoine	1976	5140
16	Antoine	1977	4600
17	Antoine	1975	6700
17 bis	Antoine	1973	4080
18	Jacky	1972 & 1973	9920
18 bis	Jacky	1976	7680
19	Paul	1976	3840
20	Zidok	1973	7760
21	Kanavi	1977	3400
22	Telesay	1977	3200
23	Telesay	1975	2500
24	Paul	1977	6320
25	Jean-Pierre	1973	7360
26	Telesay	1976	4640
27	Zidok	1970	5360
28	Zidok	1968	5250
29	Grenand	1971	3240
30	Jacky	1975	4880
31	m~upea	1969 & 1976	3840
32	Jean-Pierre	1976	5960
32bis	Jean-Pierre	1972	4800

⁹ Bien qu'ils soient très modérément employés par les personnes concernées, nous avons donné par commodité les prénoms français des personnes lorsqu'ils existaient.

33	Pierre & Alasuka	1966 & 1967, puis 1972	4360
34	wÚlapile	1972	6120
35	Yawalu	1971	4280
36	Tatu	1970	4280
37	Antoine	1971	5300
38	Aso	1971	5120
39	Grenand	1972	2560
40	Yawalu	1972	5640
41	Yawalu	1973	5950
41bis	Yawalu	1974	6050
42	Walaku	1973	6050
43	Zidok	1971 & 1976	6320
44	Yapock	1977	6560
45	Yapock	1976	5040
46	Yawalu	1976	5540
47	Yawalu	1975	6700
48	Yawalu	1977	5720
49	Tatu	1977	6240
50	Tatu	1976	6040
51	Tatu	1975	6160
52	Grenand	1974 & 1975	4760
53	Aso	1975	5020
54	Nami	1976	3340
55	Miso	1971	5820
56	Akulu	1968	5620
57	Napiã	1975	3760
58	Suwi	1973	5030
58bis	Suwi	1975	4160
59	Suwi	1972	4160
60	Kwanu	1975	1760
61	Anuya	1973	4400
62	Kwataka	1975	5960
63	Emmanuel	1971	6020
64	pÚIÚla	1976	3520
65	Napiã	1974	3380
67	Kwataka	1977	6480
68	Kwataka	1976	6000
69	Kwataka	1974	5800
70	Napiã	1973	2880
71	Kuyuli	1973	6300
72	Napiã	1976	5300
73	Aso	1976	5080
74	Suwi	1977	4240
75	Grenand	1973	2840
76	pÚIÚla	1975	3480
77	Emmanuel	1968	5520
78	Zidock	1968	6720
79	Akulu	1971	2400
80	Pierre puis Papillon	1966 & 1970	6400
81	Papillon	1976	2400
82	Papillon	1977	2000

83	Moipe	1971? 1972?	3680
84	Kuyuli	1970	5900
85	Galley	1977	3900
86	Aso	1972	6440
86bis	pÚlÚla	1973	1780
87	Suwi	1974	5040
88	Anuya	1976	6760
89	Anuya	1977	6360
90	Moipe	1974	5500
91	Moipe	1975	5120
92	Kuyuli	1976	5880
93	Kuyuli	1975	6320
94	Antoine	1968	5620
95	Kuyuli	1977	5180
96	Napiã	1977	5160
97	non enregistré	néant	néant
98	Tatu	1974	4000
99	Moipe	1977	4640
100	Salomon	1966? 1967?	5020
101	Kanavi	1974	4720
102	Kanavi	1972	2160
103	Papillon	1968	4280
104	Papillon	1971	5600
105	Miso	1969	7530
106	Miso	1970	7530
107	m~upea	1970	6080
108	Tola	1976	5520
109	m~upea	1971	6160
110	Yawalu	1969	5240
111	Tola	1977	5940
111bis	m~upea	1973	5600
112	Papillon	1972	4920
112bis	Papillon	1973 & 1974	4920
113	Walaku	1974	6780
114	Tola	1975	6360
115	Walaku	1976	5720
116	Papillon	1969	4840
117	Walaku	1975	8120
118	Walaku	1977	8000
119	Papillon	1977	3980
120	Papillon	1975	5640
121	Alasuka	1970	4220
122	Jean-Pierre	1975	5620
123	Jean-Pierre	1969	7400
124	Jean-Pierre	1970	6640
125	Jean-Pierre	1974	12600
126	Jean-Pierre	1977	9600
127	Paul & Zidok	1974	6400
128	Aso	1974	6740
129	Akulu	1976	4200
130	wÚlapile	1970 & 1971	8000

131	Akulu	1969? 1970 ?	4840
132	Jacky	1977	8760
133	Tatu	1972	6120
134	Tatu	1973	5600
135	wÚlapile	1976	8280
136	wÚlapile	1977	7350
137	Akulu	1977	6280
138	Akulu	1975	6080
139	Alasuka	1974 & 1977	8820
140	wÚlapile	1974	6760
140bis	wÚlapile	1975	6360
141	Alasuka	1976	6640
142	Alasuka	1975	4360
143	Alasuka	1973	6720
144	wÚlapile	1973	7000

ANNEXE 1 : TERROIR DU VILLAGE ZIDOCK

Liste des agriculteurs avec numéro et surface des parcelles

Observations de 2000

numéro	agriculteur	année d'ouverture	superficie
1	Tatu	1999	5000 à 6000
2	Tatu	2000	5000 à 6000
3	Laurent Yawalu	2000	4500
4	Rémi Napiã	1999	5000 à 6000
5	Rémi Napiã	2000	4500
6	Bernard Yawalou	2000	6000
7	Bernard Yawalou	1999	?
8	David Kuyuli	1998	5000
9	Fernand wÚlapinulu	1999	4500
10	Hervé Moipe	1998	5000
11	Serge Walaku	2000	4000
12	Lucie Yamakapile	1999	3000
13	Charles Kwataka	2000	4500
14	Walaku	1999	4000
15	Walaku	1997	4000
16	Moipe	1998	4000 à 5000
17	Moipe	2000	4000 à 5000
18	Moipe	1999	6000
19	Marianne	1998	4500
20	Charles Kwataka	1998	3000
21	Claude Akulu	2000	?
22	Evelyne Zidok	2000	3000
23	Tu'a	1998	?

24	Claude & Akulu	1998	4500
25	Martin Zidock	1999	3000
26	Soisik Zidock	1999	3000
27	Serge Kuyuli	2000	5000 à 6000
28	Tu'a/ Jean-Michel/ Napi'ā	1999	4000
29	Tu'a/ Jean-Michel	2000	4000
30	Yves Kuyuli	1998	4000
31	Jean-Michel Miso	2000	4000
32	Yves Kuyuli	2000	3500
33	Jean-Michel Miso	1998	3500
34	Ferdinand Kuyuli	1999	5000 à 6000
35	Ferdinand Kuyuli	2000	5000
36	Ferdinand Kuyuli	1998	4000 à 5000
37	Marie-Claude	2000	5000
38	Gabin	1998	5000
39	Gabin	1999	5000
40	Soisik Zidock	2000	4000 à 5000
41	Napi'ā	1998	5000 à 6000
42	Luc Zidock	1998	5000
43	Martin Zidock	1998	5000
44	Théodore	2000	4500
45	Paul Zidock	2000	5000
46	Martin Zidock	2000	?
47	Tayau Alasuka	2000	5000
48	Tayau Alasuka	1999	5000
49	Paul Zidock	1998	5000
50	Paul Zidock	1999	5000
51	Prévost Zidok	2000	?
52	Théodore	2000	3000 à 4000
53	Sylvain Kanavi	2000	2000
54	Dominique Alasuka	1998	4000
55	Georges Yapok	1998	4000 à 5000
56	Georges Yapok	1999	4000 à 5000
57	Michel Zidock	1999	3500
58	Sylvain Kanavi	2000	2000
59	Michel Zidock	2000	3500
60	Dominique Alasuka	2000	4500
61	Yakalelā	1998	2000
62	Jeanne Zidock	1998	?
63	Yakalelā	2000	2500
64	Robert Yawalou	2000	3000
65	Robert Yawalou	1999	5000
66	Bernard Yawalou	1999	?

67	Jean-Louis Telesay	1999	1000
68	Jean-Louis Telesay	2000	2500
69	David Kuyuli	1997	4000
70	Luc Alasuka	2000	3000
71	Pascal Yawalou	2000	5500
72	So'o pilā	1999	4000
73	Georges Yapok	2000	4000 à 5000
74	So'opilā	2000	4000
75	?	1999	4000 à 5000 ?
76	?	1999	4000 à 5000 ?
77	Yapok	2000	4000 à 5000
78	Yapok	1999	4000 à 5000
79	Tatu	1999	4000 à 5000
80	Jules Salala	2000	4000 à 5000
81	Gabin	1999	4000 à 5000
82	Raymond Alasuka	1999	4000 à 5000
83	Raymond Alasuka	2000	4000 à 5000
84	Raymond Alasuka	1998	4000 à 5000
85	Florent Alasuka	2000	4000 à 5000
86	Florent Alasuka	1998	4000 à 5000

Références citées

ELIAS, M., 2000. Sélection naturelle, sélection humaine et diversité chez une plante domestiquée propagée de façon végétative : le cas de la culture du manioc par les Indiens Makushi de Guyana, Thèse de l'Université de Montpellier II.

ELIAS, M. & Mc KEY, D., 2000. The unmanaged reproductive ecology of domesticated plants in traditional agroecosystems an example involving cassava and a call for data. *Acta Oecologica* 21 : 223-230.

FLEURY, M., 2000. L'agriculture wayana : une transition viable , in *Les Peuples des forêts tropicales aujourd'hui*, volume IV : *Région Caraïbes*, 151-161.

GASSIES, E., 2001. L'histoire et les hommes : Archéologie, 20-26 in *Atlas illustré de la Guyane* sous la direction de J. Barret, LCG- IESG édés.

GRENAND, F., 1993. Bitter Manioc in the Lowlands of Tropical America : from Myth to Commercialization in Tropical Forests, People and Food : Biocultural Interactions and Applications to Development. C.M. Hladik & al. eds, *Man and the Biospher series*. The Parthenon publishing group, 447-462.

- GRENAND, P., 1981. Agriculture sur brûlis et changements culturels : le cas des indiens Wayãpi et Palikur de Guyane, *JATBA*, XXVIII,1, 23-31.
- GRENAND, P., 1992. The Use and Cultural Significance of the Secondary Forest among the Wayapi Indians" in Sustainable harvest and marketing of Rain forest products, M. Plotkin & L. Famolare eds, Conservation International, Island Press, 27-40.
- GRENAND, P., PREVOST, M.-F., GRENAND F., 2000. Botanique Wayãpi : I- Entrée scientifique, 113 p.; II- Entrée Wayãpi, 114 p., nomenclature de travail, version n°5.
- LESCURE, J.-P., 1986. *La reconstitution du couvert végétal après agriculture sur brûlis chez les Wayãpi du haut Oyapock*, Thèse de l'Université de Paris-VI.
- MAZIERE, G. & M., 1997. La recherche archéologique en Guyane in *L'archéologie en Guyane*, Edition APPAAG 25-54.
- MEGGERS, B.J., 1971. *Amazonia, Man and Culture in a Counterfactual Paradise*, A.H.M. Publishing Corporation, Arlington Heights, Illinois.
- OUHOUD-RENOUX, F., 1999. Se nourrir à Trois Sauts : analyse diachronique de la prédation chez les Wayãpi du haut Oyapock, Guyane Française, in *Conserver, gérer la biodiversité : quelle stratégie pour la Guyane ? JATBA*, 41 : 181-206.
- ROMEY, S., 2000. *L'enfant wayãpi et la rivière : exploitation des ressources naturelles accessibles par le cours d'eau*. DEA ETES, Université d'Orléans.
- SPONSEL, L.E., 1989. « Farming and foraging : a necessary complementarity in Amazonia ? », in *Farmers as hunters : the implications of sedentism*, Kent S. (ed.), Cambridge University Press.